

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 50

Artikel: Conte arabe
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216024>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

avoir encore à vivre et le peu de courage et de volonté qui nous reste et qui nous est indispensable pour accomplir notre tâche, quelle qu'elle soit, et franchir les obstacles éventuels.

C'est pourquoi, nous n'éprouvons aucun scrupule, en dépit de la dureté des temps, à faire ici, dans ce petit journal, qui est bien de chez nous et ne demande qu'à le rester, un accueil empressé à un appel qui nous est adressé. Il vaut d'être entendu et mérite la seule réponse qu'on puisse lui faire : « Tenez ! Et c'est de bon cœur ! »

Pour qui et pour quoi cet appel ? Voici :

Il y a quelques mois, ensuite de l'insuccès d'une démarche tentée auprès de l'Etat, qui a présentement des devoirs plus impérieux, sinon plus louables, un comité s'est formé dans le canton pour acheter le tableau de Burnand, que tous connaissent depuis le Comptoir suisse de Lausanne et qui représente le « Labour dans le Jorat ». Nous laissons à de plus qualifiés que nous le soin de juger l'œuvre du point de vue artistique. Nous n'envisageons que le côté patriotique de l'entreprise, qui a bien aussi son prix.

Voulons-nous laisser partir de chez nous cette toile d'un artiste qui est des nôtres ; cette toile qui, dans le cadre d'un des coins les plus caractéristiques du pays, évoque l'une des manifestations les plus naturelles et qui nous sont le plus familières de notre vie pastorale ? Si nous ne faisons pas l'effort que l'Etat ne se peut permettre dans les circonstances présentes, ce tableau nous échappera. L'auteur, nous assure-t-on, a des offres très alléchantes de l'étranger ; mais, désireux, comme beaucoup, du reste, de ses compatriotes, de voir rester son œuvre dans le pays qui l'a inspiré et pour lequel il l'a faite, il consentira un sacrifice très appréciable. A ce geste généreux, répondons chacun par un geste semblable, dans les limites de nos moyens. Et le succès est assuré.

Il faut, au total, une somme de 35,000 francs ; le Comité d'initiative en a réuni jusqu'ici 19 à 20,000. C'est donc 15 à 16,000 francs à recueillir encore. Quoi donc, ne les trouverait-on pas dans ce canton de Vaud qui tant de fois déjà a révélé des ressources sinon extraordinaires, du moins inépuisables.

Oui, on les trouvera, ces 15 à 16,000 francs, malgré le poids des impôts, malgré la vie chère.

Allons, vous ne voudriez pas qu'il en fût autrement !

J. M.

Chien de la « boille ». — Deux bonnes ménagères sont allées chercher leur lait à la laiterie. Elles s'arrêtent sur le trottoir et s'engagent dans une conversation fort intéressante, il faut croire. Pour pouvoir mieux accentuer leurs paroles par des gestes, elles ont posé leurs bidons pleins derrière elles.

Tandis que les deux bonnes femmes font l'inventaire des petits potins du quartier, un chien, passant par hasard, se laisse tenter par l'occasion et boit sans être troublé le lait contenu dans les deux bidons. Puis il s'en va benoîtement, en se pourléchant.

— Oh ! mais dites-moi, si j'allais faire mon goûter.

— Eh ! oui, c'est déjà cinq heures. Que va dire mon homme ?..

Elles se retournent en même temps. Stupéfaction et commune exclamation :

— Hé ! quel horreur ! Je voudrais bien savoir ?..

LE PREMIER CONGRÈS DE LA PAIX

L'ASSEMBLEE de la Société des Nations n'est pas la première tentative, on le sait, de rapprochement entre les peuples en vue d'un désarmement général et d'une fraternité universelle. C'est en septembre 1867 qu'eut lieu à Genève, au bâtiment électoral, le premier Congrès international de la paix. Hélas ! la paix ne règne guère : un adolescent était même monté à la tribune pour dire qu'il fallait faire un congrès de la guerre. L'attraction attendue était l'arrivée de Garibaldi, que l'on vint en grande pompe attendre à la gare et qui, fatigué du voyage, dit simplement : merci, au discours de bienvenue de Sansbury, dans la voiture duquel il monta, mais un comte hongrois lui réserva, pour les jours suivants, son riche équipage.

Garibaldi se signala par son cri fameux : A bas la papauté ! Pourtant, il n'y avait pas ce ça dans son programme, qui était celui du congrès lui-même.

« J'aime le Suisse, dit-il, comme un de ses enfants. Sa liberté et son indépendance me sont aussi chères que mon foyer domestique. » Et voici son manifeste :

1. Toutes les nations sont sœurs. 2. La guerre est un crime qui révolte la conscience publique. 3. Tous les différends entre nations doivent être examinés et jugés par un Congrès international. 4. Les membres de ce Congrès seront choisis parmi les sociétés démocratiques de l'Europe. 5. La papauté est déclarée déchu. (Applaudissements frénétiques.) 6. La religion de Dieu est la religion de la vérité et de la raison. 7. Cette religion doit être prêchée au monde par l'instruction et l'éducation.

Il y eut des beaux tapages, et c'est vraiment un tort de croire que les chambards sont une spécialité des temps où nous vivons. On comprend du reste que dans une pareille assemblée où la parole coulait librement des lèvres d'hommes de tempéraments divers, l'accord ne pouvait pas d'emblée se faire. Aujourd'hui, c'est-à-dire plus de cinquante ans après, sommes-nous beaucoup plus avancés ?

Aucune résolution pratique ne fut votée, mais les bases du Congrès étaient posées. Sur l'invitation du conseiller d'Etat Jolissaint, la seconde réunion était fixée à Berne en 1868.

« Vertu, liberté, n'êtes-vous qu'un mot ! », s'écria Edgard Quinet, au Casino.

« Sommes-nous un congrès de la paix ou un congrès de la guerre ? » A cette question de l'avocat neuchâtelois, une voix répondit : « Un congrès de la révolution ! »

Alfred Naquet fit un réquisitoire contre Napoléon-le-Grand ; c'est à lui qu'il fait remonter tous les maux de l'humanité. Quant à Chaudet, avocat au barreau de Paris, il ne redoute pas une grande Allemagne, mais à condition qu'elle soit fédérale. Un Allemand, M. Gœgg, s'exprime en français, « faisant ainsi le sacrifice de sa langue » pour la cause sacrée. Sa femme vint assurer le Congrès que ses sœurs réprouvaient la guerre.

Voilà en quelques mots ce que fut ce qu'un Genevois de haute culture appelleraient la première foire pacifiste, dans son langage impie. L. Mogeon.

Au Grand Conseil. — Un membre du bureau se plaint à l'un de ses collègues d'avoir grand peine à faire le dénombrement des mains levées, lors des votations.

— On risque toujours de compter deux fois la même ou d'en sauter une.

— Oh ! bien moi, lui fait son interlocuteur, j'ai trouvé le truc. Je compte les jambes et je divise par deux.



LE VILLAGE AU PIED DES COLLINES

II

Au bout de la place : l'église. Son large clocher bourguignon la domine. Il a déjà quelques lézardes cachées par une épaisse vigne vierge qui grimpe jusque près des tuiles. Puis la flèche s'amincit et se termine par une croix surmontée d'un coq : emblème de la vigilance. Sous le porche, où deux colonnes supportent un avant-toit, les hirondelles habitent. On monte trois marches d'escalier, la porte s'ouvre — la petite porte basse — et l'on voit les bancs bien alignés en face de la chaire où l'on accède par un étroit escalier.

Et tout près de l'église, voici le cimetière avec ses monuments funéraires en marbre blanc. Il y a partout des fleurs qui font ressembler ce cimetière à un jardin où l'on voudrait cueillir des œillets, des lys et des véroniques.

Les morts n'ont pas quitté le village ; on voit la place qu'ils occupent chaque fois qu'on sort de l'église et les fidèles vont leur rendre visite avant de regagner leurs demeures. Le soir, quand le soleil décline, l'ombre du clocher se profile sur le cimetière, et la nuit vient lentement sur la terre.

C'est là qu'ils viennent, les uns après les autres, portés sur le brancard à quatre pieds ; un long cortège en habits noirs les accompagne et, dans la rue, les bruits s'apaisent. Ils viennent là, après avoir

beaucoup peiné et beaucoup souffert, quand l'heure du repos a sonné pour eux.

Et quand on descend la principale rue, on voit la maison du syndic d'abord, puis celle du juge — la plus belle de toutes — avec sa façade crépie à neuf, son toit très haut et sa grande porte de grange, toute couverte de primes du bétail.

Ils vivent là, dans leurs vieilles demeures. Chacun possède la sienne, avec ses dépendances, sa cour et son jardin potager. Ils y font les repas de noce, ceux de baptême, aussi ceux d'enterrement.

Ils travaillent beaucoup ; ils travaillent toute leur vie à soigner leur bétail, à faucher leurs foins et leurs regains, à récolter les blés et les avoines. Le lait de leurs vaches, ils le portent à la laiterie où l'on fait le beurre et le fromage. Les vêtements qu'ils portent, ils les achètent à la ville voisine ; quand ils s'en vont à la foire vendre leurs pommes de terre, un porc ou une vache. Mais les beaux habits — les habits du dimanche — ils ne les mettent que pour aller au sermon ; ensuite, on les plie et on les remet dans l'armoire.

Leur vie s'écoule, lente et paisible. Les saisons se succèdent, ramenant les mêmes travaux, et le village, avec ses champs, ses prés et ses forêts est tout leur horizon. Cependant, sous la froideur apparente et la placidité de leur visage, il se cache des luttes. Ils ont leurs amitiés, leurs amours et leurs haines ; et quelquefois la jalousie s'incruste en eux comme ces herbes mauvaises qui envahissent souvent les prairies.

Leurs sentiments sont nés des paysages d'alentour : des collines mollement ondulées, des prairies calmes et du grand ciel où passent les nuages. C'est d'eux qu'ils ont appris la joie de vivre à la même place. Et même, ils s'en iraient jusqu'au bout du monde, qu'une force invisible les ramènerait toujours au village où ils ont souffri pour la première fois et où les petits événements de l'enfance peuplent encore leurs souvenirs.

Village au pied des collines, tu n'es pas un de ces gros bourgs comme il y en a, là-bas, près des cités industrielles. Tu n'as pas de chemin de fer, de tramways et de cheminées d'usines. Tu n'as d'autre édifice que ta vieille église aux murs blanchis à la chaux. Tu vis modeste et sans bruit ; tu te tiens tranquille derrière tes arbres, et le soir, pour dormir, tu fermes tes contrevents verts. Quand la nuit vient, tout retombe dans le silence et l'on pourrait croire que tes maisons sont inhabitées si l'on n'entendait parfois, dans les étables, le bruit des chaînes contre le râtelier. Les cheminées n'ont plus leur panache de fumée bleue. Depuis longtemps déjà les oiseaux se sont tus et le village s'endort doucement sous le grand ciel criblé d'étoiles. Jean des Sapins.

C'est comme ça ! — Voyons, mon cher, il faudra pourtant, un jour ou l'autre, vous débarrasser de vos créanciers.

— Jamais de la vie !

— Vous connaissez pourtant le proverbe : « Qui paie ses dettes s'enrichit. »

— Oh ! moi, j'ai des goûts simples !

CONTE ARABE

UN Arabe, dont le coffre-fort était mieux garni que la cervelle, épousa, pour ses beaux yeux, sa jeune cousine. Le jour des noces, il régala de son mieux ses parents et amis.

Lorsque, très tard dans la soirée, il accompagna ses hôtes jusqu'à la porte de la maison, il oubliera de fermer celle-ci, tant il avait hâte de rejoindre son épouse.

Quand ils furent seuls :

— Mon cher ami, lui dit-elle, va donc fermer la porte.

— Ce serait bien drôle que je le fisse, répliqua-t-il. Suis-je donc changé en serviteur maintenant que je t'ai introduite sous mon toit ? Pas de ça, ma chère ; vas-y et ferme-la.

— Ah ! vraiment, répartit l'épousée, suis-je donc jeune, jolie, parée de broderies et de bijoux, simplement pour fermer la porte du logis ?.. Ta tête démenage sûrement, si tu te figures cela ; mais, sais-tu, reprit-elle après un moment de réflexion, nous allons faire une gageure. Le premier de nous deux

qui prononcera une parole sera celui qui fermera la porte.

— Soit, dit le mari en riant dans sa barbe à la pensée d'une femme gardant le silence.

Deux heures se passèrent, et voilà que des voleurs aperçurent la porte ouverte. Ils entrent dans la maison. Le couple muet entendit bien leurs pas, mais ni l'un ni l'autre n'ouvrirent la bouche. Les voleurs arrivent jusque dans leur chambre; et, en voyant ce couple silencieux, insensible à tout ce qui se passait, ils font main basse sur toutes les choses précieuses qu'ils trouvent dans l'appartement, enlèvent aux deux époux leurs bijoux et jusqu'aux tapis sur lesquels leurs pieds sont placés. Puis ils s'en vont tranquillement, comme de très honnêtes voleurs doivent le faire.

Ni le mari, ni la femme n'avaient remué les lèvres, de peur de perdre la gageure.

La nuit s'avancait, lorsqu'un chef de police vit la porte ouverte et entra. Après avoir parcouru toute la maison sans rencontrer un être vivant, il finit par arriver dans la chambre nuptiale et demanda aux deux époux, momentanément changés en statues, ce que tout cela signifiait.

Pas de réponse.

Le chef de police n'entendait pas qu'on se moquât de lui et sans autre forme de procès, ordonna de couper la tête à ces deux momies.

Le bourreau tira déjà son glaive pour décapiter le mari, par lequel il voulait commencer, quand la jeune femme s'écria :

— Arrêtez, barbare ! c'est mon mari et, par Allah ! je ne veux pas qu'on y touche.

— Ah ! ah ! exclama l'époux en souriant et en se frottant les mains, maintenant ça fermera la porte !



FILLE DES CHAMPS

VI

— Alors tiens, en voici un qui t'amusera, j'es-père. Un ami sincère, qui ne fera pas le bon apôtre par devant pour te mordre par derrière. Il y a des illustrations; tu verras ça, Robinson Crusô avec son apprenti, son chien, ses chats, le perroquet et toute la ménagerie.

Elle tire le volume de sa serviette et le met dans les mains du bossu en extase.

— Merci, oh ! mademoiselle; vous êtes trop aimable.

— C'est bon, c'est bon... chacun n'en dit pas autant. Quand tu l'auras lu, j'en apporterai un autre. En attendant, je me sauve; voici bientôt midi et « l'heure, c'est l'heure », dit mademoiselle. Adieu, homme, salue ta mère... Ça doit être si bon d'avoir une mère, et tu es riche sous ce rapport.

Elle lui tend la main, et, avant qu'il ait eu le temps de répondre, s'est enfuie, légère, laissant après elle comme un rayon de lumière dans la pauvre chambre.

La jeune fille est revenue souvent, chaque fois avec de nouveaux livres, des Jules Verne, des Gustave Aimard que l'infirmière dévore; des jeux qu'elle lui enseigne pour qu'il puisse, le soir ou les dimanches de pluie, jouer avec sa mère. Elle lui a appris à faire de la filoché, nasses à poisson ou cerceaux à écrivains; manier la navette d'un pêcheur, elle connaît ça.

— Tu viendras chez nous l'été prochain, lui a-t-elle dit un jour; je te mènerai à la pêche.

Et les découpages à la petite scie, voilà une occupation pour un solitaire ! Elle lui a apporté les outils, des lames de bois différents, des modèles, lui montrant à confectionner toute sorte d'objets. Paul, ainsi occupé, n'es-ennuie plus, même il rit tout seul ou siffle des airs que son institutrice lui enseigne. Il sait celui de Carmen :

Toréador ! en garde !

et cela lui rappelle sa chevauchée du carrousel.

A la pension, cela va mieux aussi. Renée ne fronde

plus et devient sérieuse, si sérieuse que Mlle Lannois s'inquiète. Que signifie ce changement ? Quand la pie va fondre sur un nid de petits oiseaux, soudain elle cesse de jacasser; le silence subit d'une troupe de gamins tout à l'heure bruyants indique sûrement qu'ils vont faire un mauvais coup. Puis, un jour, une autre pensionnaire est revenue de l'école plus tôt que d'ordinaire, le professeur, malade, ne donnant pas sa leçon. Or Renée, elle, n'est pas rentrée..... Qu'est-elle devenue pendant ce temps ? Donc Mlle Lannois ouvre un œil méfiant. On dit toujours : « Cherchez la femme »; les maîtresses de pension, d'instinct, cherchent le jeune homme.

Un jour de janvier, en se levant de table, le dîner fini, Mlle Lannois dit à Renée :

— Montez dans votre chambre, Renée; j'ai à vous parler.

— Bien, mademoiselle, j'y vais.

Elle monte, très intriguée du ton solennel de sa maîtresse, qui ne tarde pas à la rejoindre, la bouche pincée, le regard sévère.

— Qu'est-ce que cela ? demande-t-elle sans préambule, en montrant du doigt un objet de bois découpé posé sur la table de travail.

— Un porte-montre, mademoiselle.

— Je le vois bien que c'est un porte-montre, et vous prie de ne pas plaisanter, nous ne sommes pas ici pour ça, entendez-vous ?... Je vous demande qui vous l'a donné ?

La jeune fille devient rouge comme une cerise, mais ne répond rien.

— Voyons..., j'attends, parlez donc... Ce pourrait être votre frère, mais vous n'avez, que je sache, reçu aucun envoi de la maison ces derniers jours, et cet objet se trouve sur votre table depuis hier seulement. D'où vient-il, ou plutôt de qui vient-il ? Je veux le savoir, car c'est le travail d'un jeune homme... C'est fort mal, cela, Renée.

La jeune fille s'est redressée, et regardant sa maîtresse en face :

— Je n'ai rien à me reprocher, mademoiselle.

— Dites la vérité; votre rougeur vous trahit.

— Je vous assure que je n'ai rien fait de blâmable.

— Alors, avouez-moi qui vous a donné ce porte-montre, sinon je ne vous croirai pas et aurai le droit de tout soupçonner. Depuis trop longtemps vous cachez quelque chose; ne dites pas non, je le sais. Vous employez ou ne sait où ni comment les heures blanches que précédemment vous passiez à la salle d'étude du collège. J'attends vos explications.

La soupçonner, ne pas la croire sur parole, elle, Renée d'Aillens, qui n'a jamais menti ! c'est trop. De rouge elle est devenue toute pâle, mais, les dents serrées, garde le silence.

— Vous ne voulez rien avouer ? soit, reprend Mlle Lannois; je n'aime pas les scènes et vous donne jusqu'à ce soir pour méditer sur votre conduite. Je veux encore espérer qu'après réflexion vous trouverez plus sage de me dire ce que j'ai le devoir de savoir. Votre père m'a chargée de veiller sur vous; je n'y faillirai pas, soyez-en sûre. A ce soir.

Elle sort aussi dignement que le lui permet son juste courroux. La jeune fille, demeurée seule, resta longtemps debout près de la fenêtre à regarder les nuages gris chassés par le vent, puis, l'heure de la classe approchant, elle prit sa serviette et sortit.

Un malheur, c'est connu, n'arrive jamais seul. Elle en fit, une fois de plus, la dure expérience, et ce fut ce jour-là, à l'École supérieure, un scandale comme, de mémoire de savant chauve penché sur son pupitre, on n'y en avait jamais vu.

En attendant l'entrée du professeur, des élèves à la hâte relisent la dernière leçon; d'autres mettent au net leurs notes du matin; des troisièmes babillent. L'amie de Paul Legrand, assise au premier rang, ses cahiers fermés devant elle, regarde, immobile, les yeux fixes, la muraille d'en face.

— Voyez un peu la belle Renée, murmure une voix moqueuse; qu'a-t-elle donc à fixer ainsi cette carte d'Afrique ?

— On dirait Corinne méditant au Capitole.

— Elle a peut-être des peines de cœur.

— Attendez, intervient Olga Renouf, je lui ai justement préparé une surprise. Nous allons voir si Son Altesse daignera remuer.

(A suivre.)

Dr CHATELAIN.

LES SPECTACLES

Kursaal : un acte des plus divertissants de notre cher confrère, Marc-Ernest Tissot. Cet acte, intitulé : « Les Témoins sont des braves Gens » a beaucoup plu et a été chaleureusement applaudi. Il témoigne d'un esprit critique très aiguisé, d'un sens remarquable d'observation et du bon comique. Il est de plus fort bien écrit. Les excellents artistes de Bel Air en ont fait une création très intéressante.

Le programme est complété par la très amusante opérette « Miss Bridget » où l'on a fort applaudi Mmes Dumaine (Bridget), Feitlinger (Miss Tick), MM. Ridon (Chignol) et Rod (Des Charquettes).

Grand Théâtre. — Demain, dimanche, représentation extraordinaire. Dernière de « La Rafale », la comédie si dramatique de M. Henry Bernstein.

Mardi 14, à la demande de plusieurs personnes qui n'ont pu assister à la première « Mademoiselle ma mère », la délicieuse comédie de Louis Verneuil. La location est ouverte pour mardi.

Principes. — Moi, monsieur le député, je prendrais ma bille plus à droite...

— Jamais !... Mes principes ne me permettent pas de pencher de ce côté-là.

ASSOCIATION DES VAUDOISES

Afin de permettre aux *Vaudoises isolées*, ne faisant partie d'aucune section, de se réunir et d'apprendre à se connaître, le Comité central organise à leur intention, pour le dimanche 19 décembre, de 15 à 17 heures, au Lyceum (St-Pierre 13, Lausanne), un thé auquel sont naturellement invitées les autres Vaudoises.

Prix du thé : un franc. Prière de s'inscrire jusqu'au vendredi 17 décembre auprès de Mme Paul Bonnard, le Hérisson, Béthusy, Lausanne.

Le Chœur des Vaudoises à l'Hôpital.

Le dimanche 28 novembre, les malades de l'Hôpital cantonal ont eu l'agréable surprise d'une visite du « Chœur des Vaudoises ». Ces dames, parées de leur gracieux costume, ont interprété de façon exquise plusieurs de nos chants et chansons populaires qui ont été fort goûtés de leurs auditeurs. De plus, Mmes M. et C. ont interprété de façon remarquable une très jolie saynète vaudoise de leur composition, qui a fait grand plaisir.

Les malades et le personnel de l'Hôpital, très touchés de la gentille attention du « Chœur des Vaudoises », lui en expriment leur bien sincère reconnaissance.

La renaissance du costume neuchâtelois.

A Neuchâtel, une centaine de personnes, réunies lundi 6 novembre sous la présidence de M. Alfred Chapuis, professeur, ont entendu un travail de ce dernier concluant à la remise en honneur du costume national neuchâtelois.

Il s'agit de démêler, dans de nombreux documents: tableaux, gravures, vêtements anciens, le costume qui est exactement le costume neuchâtelois. Mme Legler-Monard a donné quelques détails techniques sur le modèle qui pourrait être adopté : corsage plat, à manches courtes, jupe ample et froncée, d'une étoffe rappelant les vieilles indiennes neuchâteloises, malheureusement disparues, bonnet et fichu de mousseline, d'organdi ou de tulle, bas blancs et souliers à boucles.

Un intéressant échange de vue a suivi, puis l'assemblée a nommé un comité de onze femmes et cinq hommes qui, sous la présidence de Mme Legler-Monard, se documentera et élaborera des statuts. Une cinquantaine de femmes se sont déjà inscrites comme membres de la société.

PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29
LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

Vermouth NOBLËSSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 462 L.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
PHOTO-PALACE - LAUSANNE
1, Rue Pichard Rue Pichard, 1

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.